



L'ESPAGNE
ET LE
PORTUGAL



4





**BIBLIOTECA
DEL
MARQUÉS DE MIRAFLORES.**

Est.^o N.^o _____

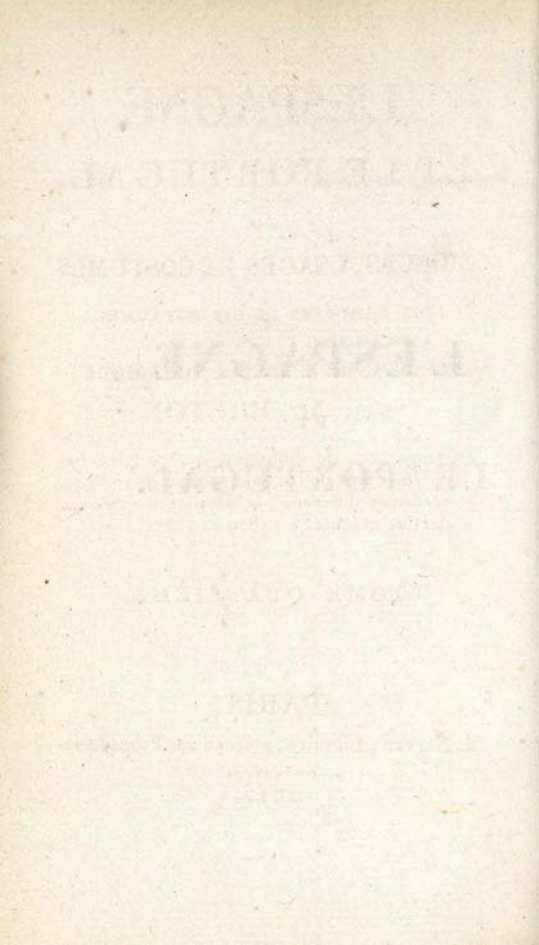
33

Tab.^a N.^o _____

2

L'ESPAGNE

LE PORTUGAL



L'ESPAGNE
ET LE PORTUGAL,
OU
MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE CES ROYAUMES.

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS HISTORIQUE,
PAR M. BRETON.

Ouvrage orné de cinquante-quatre planches
représentant douze vues et plus de soixante
costumes différens, la plupart d'après des
dessins exécutés en 1809 et 1810.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

A. NEPVEU, Libraire, passage des Panoramas.

~~~~~  
1815.





---

# L'ESPAGNE

ET

## LE PORTUGAL.

---

---

### PRINCIPAUTÉ DES ASTURIES.

---

CETTE principauté fait, à la rigueur, partie du royaume de Léon, dont nous n'avons pas encore parlé, mais elle a une audience royale séparée. Ses frontières sont à l'orient, les montagnes de Sant-Ander (Saint-André); au midi, Léon et la Vieille-Castille; à l'ouest, la Galice; au nord

la mer *Cantabrique*. Ce nom rappelle que les Cantabres occupoient une partie de ce territoire. Les *Astures* tiroient leur nom de la rivière qui baigne ce pays, et qui après avoir passé sous les murs d'Astorga, dans le royaume de Léon, va se confondre avec le Duero.

Oviedo et Santillana étant les principales villes de cette principauté, servent communément à la diviser en deux parties, savoir l'Asturie d'Oviedo et l'Asturie de Sant-Ander.

Le climat est tempéré sur les bords de la mer, froid dans l'intérieur et au milieu des montagnes. Le ciel est presque toujours nébuleux ; il est difficile de préserver les ustensiles de fer de la rouille : les fruits et les grains se corrompent aisément.

Les *Astures* n'avoient point courbé la tête sous le joug des Carthaginois ni des Romains ; leurs descendans repoussèrent avec le même succès les Goths et les Maures. Après la funeste journée de Xérès (1), ils reçurent avec empressement le prince don Pélage et les débris de l'armée chrétienne. Réfugié d'abord dans la caverne d'Ansená, puis dans le sanctuaire de Notre-Dame de Covagonda, au milieu de rochers presque inaccessibles, don Pélage et ses fidèles adhérens purent enfin respirer. En 718, don Pélage fut reconnu roi des Asturies, ne cessa de harceler les Maures, et fonda dans cet étroit

---

(1) Voyez le chapitre de cette ville.

territoire , le berceau de la monarchie espagnole.

De cette époque datent les privilèges de noblesse accordés aux Asturiens. Ceux de la montagne d'Ansenase distinguent par le titre d'*Illustres montagnards*.

Vers 1388, Jean I<sup>er</sup>, roi de Castille et de Léon, donna les Asturies en apanage à son fils aîné. Depuis ce temps les fils aînés des rois d'Espagne ont porté le titre de Princes des Asturies. Ce titre est vacant aujourd'hui , attendu que le roi Ferdinand VII, le dernier prince des Asturies est veuf et sans enfans.

Oviedo, que l'on regarde mal-à-propos comme l'ancienne *Lucus Asturum*, fut, dit-on, bâtie en 757 par Froila , petit-fils de Pélage. Selon

d'autres versions, elle étoit déjà considérable avant l'invasion des Maures. Elle tire son nom de la rivière d'*Ovia* ou d'*Ove*. Sa population est de six à sept mille ames.

*Santillane*, formée par corruption des mots *Sanctæ Julianæ fanum*, est à jamais célèbre parmi les amateurs de la bonne littérature comme patrie d'un héros qui est pourtant chimérique, le fameux Gil-Blas de Santillane. Les pinceaux enjoués de Lesage lui ont presque donné l'importance d'un personnage véritable. C'est ainsi que les voyageurs qui parcourent la Manche, ne manquent point d'aller visiter le pays natal de don Quichotte, de cette création admirable du génie de Michel Cervantes.

Sant-Ander et Gijon sont les plus

considérables des dix-huit ports que l'on trouve sur les côtes des Asturies, et qui sont à peine connus de nom.

« Les Hollandais, dit M. Bourgoing, font presque exclusivement le commerce de ces côtes. Peu avant la guerre d'Amérique, les Anglais et les Français qui en avoient été écartés depuis quelques années, ont reparu pour y apporter des toiles, des laineries et des quincailleries.

« Il y a cependant quelques bâtimens du pays qui vont chercher en France et en Angleterre de quoi pourvoir aux besoins de cette province; et depuis l'établissement du négoce libre avec l'Amérique espagnole, le commerce de Gijon, le plus important de tous ces ports, commence à prendre quelque activité. »

---

---

**DÉPARTEMENT D'AVILA.**

---

**A**VILES ou Avila est un autre port de mer , à une vingtaine de lieues d'Oviedo. Ses épaisses murailles, ses tours, son Alcazar et le dôme de son antique cathédrale, lui donnent de loin un aspect imposant. Mais la pauvreté y est extrême; sa population, de trois mille ames environ, est excessivement mal logée.

En 1789, deux fabricans anglais, de cotonnades, vinrent s'établir dans ce pays dont ils auroient fait le bonheur en y excitant une louable industrie, mais ils ne purent d'abord trou-

ver d'ouvriers. Des hommes égarés par le fanatisme avoient persuadé à la populace que la seule vue de ces hérétiques, de ces excommuniés les exposerait aux plus grands malheurs. Les bruits les plus absurdes s'étoient répandus. Comme ils recherchoient surtout des enfans pour apprentifs, on avoit publié que les protestans s'emparoiént des enfans catholiques et les égorgeoient en secret pour les dévorer dans les infâmes repas qu'ils substituoient à la Sainte-Cène. Peu s'en fallut que les deux négocians ne fussent lapidés. Les villageois faisoient de longs détours pour ne point passer devant cette maison maudite de Dieu.

Enfin les préjugés se dissipèrent ; on fut étonné de voir que les Anglais



se comportoient avec autant de douceur que les autres hommes. En 1792 ils comptoient déjà plus de sept cents ouvriers.

La manufacture de cotonnades a passé en d'autres mains, on a imité en plusieurs endroits de l'Espagne des établissemens de ce genre, et quoique les ateliers ne soient pas encore très-multipliés, nous venons de voir qu'une ordonnance de Ferdinand VII défend dans son royaume l'introduction des tissus étrangers.

Les Asturies ne produisent point une très-grande abondance de grains; les villageois de ce pays sont accoutumés comme les Galiciens à chercher au-dehors un supplément aux occupations qui leur manquent chez eux. Pendant ce voyage des hommes,

qui dure trois ans (car il ne leur faut pas un moindre intervalle pour amasser quelques économies), les femmes restent pour cultiver la terre, et se livrent à cette occupation avec une ardeur infatigable.

Une espèce de froment particulière à ce pays et nommée *Escanda* fournit une farine très-blanche et très-substantielle. On ne fait point de vin dans cette contrée, mais le pays produisant des pommiers en abondance, on y fait d'excellent cidre.

Le vin que consomment les gens riches est tiré de l'Andalousie, mais il n'a pas ce bouquet agréable que nous connoissons au vin d'Espagne, et que lui communique surtout le transport par mer. On a d'ailleurs la mauvaise coutume de le faire voya-

ger, non dans des tonneaux, mais dans des outres goudronnées. Il y contracte un goût détestable. Dans les auberges, le vin est encore plus mauvais parce qu'on le laisse séjourner dans de grandes terrines tout ouvertes où il s'aigrit promptement.

La population totale des Asturies est de près de trois cent cinquante mille ames, réparties sur une surface de sept cents lieues carrées. Les habitans ne sont pauvres que parce que les propriétés ne sont pas assez divisées. Toutes les richesses territoriales se trouvent concentrées entre les mains de quatre-vingts familles, et du clergé. Les paysans sont traités en quelque sorte comme des serfs; la cession du fermier et de sa famille est en quelque sorte sous entendue

dans la vente de la ferme (1). Autrefois les paysans des Asturies étoient expressément attachés à la glèbe. L'universalité de la coutume est prouvée par l'exception même qui fut faite en faveur des paysans de

---

(1) Il y a en France un petit canton où la méthode est inverse. Les fermiers des environs de S\*\*\* se transmettent les métairies de père en fils ; malheur au propriétaire qui voudroit augmenter les baux à l'époque du renouvellement ; malheur au nouvel acquéreur qui voudroit expulser les anciens locataires , tout le pays se déclareroit contr'eux. Les villageois , liés entr'eux par un espèce de pacte , n'enchérissent point les uns sur les autres. Ainsi ces gens-là sont attachés à *la glèbe* , mais dans un sens bien différent que celui que l'on donne à ce mot.





*Montagnard, Castillanne et Paysanne  
du Département d'Avila.*

Sant-Ander. Il est dit dans les privilèges qui leur furent anciennement conférés que *ni le roi ni aucun autre seigneur ne peut ni les engager ni les VENDRE*, pour quelque cause et sous quelque prétexte que ce soit.

La planche en regard offre trois personnages.

Le premier est un de ces paysans des montagnes qui n'ont d'autre occupation que de conduire des troupeaux, et mènent une vie nomade. On les appelle *vaqueros* ou vachers. En hiver ils descendent sur les côtes de la mer; dans la belle saison, ils errent au milieu des montagnes, entr'autres dans celles de *Los Tariejos*. Ils ne font société et ne se marient qu'entre eux. Leur chapeau en quelque

sorte triangulaire , abrite leur figure contre les rayons du soleil.

Le bâton crochu que les vaqueros tiennent à la main leur sert aux mêmes usages que la houlette dont les rois pasteurs de l'Égypte avoient fait leur sceptre, et dont l'emblème est reproduit par la crosse de nos évêques. Cependant ce bâton est plus court que ne le sont les houlettes de nos bergers, parce qu'ils s'en servent pour s'accrocher dans les montagnes aux broussailles, aux angles des rochers et y grimper avec une facilité merveilleuse.

La villageoise castillane, placée au milieu de l'estampe , a une coiffure à-peu-près du même genre ; ses épaules sont couvertes par des collets épais ; sa gorge est garnie d'une guimpe qui



laisse à peine apercevoir la partie inférieure du menton. Quoique la chaleur soit très-forte, l'humidité même du climat oblige à porter ces lourds vêtemens, si l'on ne veut être exposé aux maux qui sont la suite ordinaire d'une transpiration supprimée.

La paysanne d'Avila qui forme le troisième personnage de cette planche, est chaussée avec des sabots. Sa camisole est ouverte *carrément* sur la poitrine; le cou et la gorge sont cachés par les extrémités du mouchoir qui enveloppe sa tête.

La même femme porte sous son bras une corbeille élégante de sparterie.

M. de la Borde trace en ces termes le caractère des Asturiens.

« Un grand attachement pour son pays, une fidélité à toute épreuve pour le souverain, une obéissance passive aux lois, un zèle ardent pour la religion, une conscience honnête à toute épreuve, sont les traits héréditaires du caractère des Asturiens; on peut y joindre la bravoure et le courage.

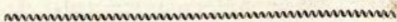
« Il (l'Asturien) n'a pas de vivacité dans les manières; on pourroit l'accuser, et on l'a fait, de pesanteur dans l'esprit; cependant les Asturies ont donné le jour à plusieurs hommes distingués dans tous les genres.

« La probité de l'Asturien pourroit passer en proverbe; il est même désintéressé, à prendre ce mot dans son vrai sens. Le vol est inconnu

parmi ces honnêtes montagnards , et quant à ce qu'on appelle dissipation , amusement , ou plaisir , leurs mœurs simples différent de celles du reste des Espagnols.

« Ils ne connoissent pas ce qu'on nomme ailleurs le dernier degré de la civilisation ; ils en sont à l'abri derrière leurs rochers : là , heureux et paisibles , ils se bornent à leurs devoirs , et remplissent en général une longue carrière , parce que leur tempérament est sain et robuste ».

---



## LAS MONTANAS.

LES hauteurs de Sant-Ander et de Burgos sont ordinairement confondues dans l'expression *de las Montanas*, c'est-à-dire les montagnes par excellence.

Les habitans de cette province sont tous réputés nobles comme les Biscayens. On cultive dans ce canton du maïs, et l'on nourrit des bestiaux dans d'excellens pâturages.

Ce petit pays étant presque dépourvu de ressources par le désavantage de sa position, le gouvernement lui a permis l'introduction franche de droits, des objets de première nécessité. Cette indulgence ayant

donné lieu à de graves abus, il a fallu y faire succéder des mesures sévères.

« Delà, dit M. Bourgoing, des actes de rigueur, de malveillance même, exercés contre les étrangers, contre les Français surtout, le peuple de l'Europe qui du moins, jusqu'au moment de la rupture (en 1793) sembloit jouir, à cet égard, d'un privilège exclusif ».

Les Anglais viennent prendre dans les ports de cette côte du blé et des laines; ils y apportent de la morue, de l'huile de poissons, etc. Les Hollandais y chargent des citrons et des châtaignes. Les ports de Suances, Cornillas, San Vicente de la Barquera et Santona font un commerce de cabotage avec les côtes.

---

~~~~~  
VIEILLE CASTILLE.

CETTE province qui a vingt-quatre lieues de longueur sur quarante-trois de largeur de l'orient à l'occident, est située entre l'Arragon, la nouvelle Castille, le royaume de Léon, les Asturies, la Biscaye et la Navarre.

Burgos sa capitale étoit autrefois le chef-lieu de la monarchie espagnole. Les rois de Castille y faisoient leur résidence. La maison française de Bourgogne qui régna dans ce pays jusqu'en 1555, époque de la mort de la reine Jeanne, établit alternativement son séjour à Burgos et à Tolède; la première de ces cités est

dans la vieille Castille, et la seconde dans la nouvelle. Ce fut comme on l'a dit dans le Précis historique, Charles-Quint qui transféra à Madrid le siège de son gouvernement en Espagne.

Les deux Castilles, sous l'influence d'un climat sec, n'offrent point la même fécondité que les autres provinces d'Espagne. L'historien Mariana rapporte qu'en 1210 et 1213, ce pays fut désolé par une sécheresse extraordinaire.

En 1210, dit-il, on éprouva dans le royaume de Tolède (nouvelle Castille) une effroyable disette : il n'y étoit pas tombé une goutte d'eau dans l'espace de neuf mois consécutifs. Les infortunés cultivateurs furent réduits à abandonner leurs proprié-

tés et à aller chercher des secours dans d'autres provinces où ce fléau ne s'étoit pas autant manifesté.

M. Masson de Morvilliers trace le tableau d'une calamité de la même espèce qui éclata au dix-septième siècle :

« Il ne plut point sur la Sierra-Morena pendant QUATORZE ANS : ce qui produisit une sécheresse si extrême, que toutes les sources se tari-
rent, les forêts s'embrâsèrent, la terre s'entr'ouvrit; et on voit encore en plusieurs endroits les effroyables crevasses et fentes qui servent à constater cet événement ».

VILLE DE BURGOS.

CETTE ville que l'on prétend être l'ancien *Bravum* décrit par Ptolémée, ou qui, suivant d'autres versions, fut bâtie au dixième siècle sur l'emplacement d'une autre cité ancienne appelée *Aura*, est située sur le penchant d'une haute montagne, au confluent des petites rivières d'Arlanzón et d'Arlanza.

Burgos est grand, mais irrégulier, et bâti en forme de croissant. Les rues sont mal percées, étroites, inégales et tortueuses. Cependant celle qui conduit à la cathédrale se fait remarquer par son élégance.

Les fontaines que l'on trouve en grand nombre sur les places publiques et les carrefours, sont ornées de statues, à la vérité d'un travail médiocre.

Le faubourg de Béga est séparé de la ville par l'Arlanzon que l'on passe sur trois ponts. C'est dans ce faubourg que sont réunis les couvens et les hospices.

L'église métropolitaine de Burgos est très-riche et desservie par un clergé nombreux. La cathédrale que les événemens de la dernière guerre ont dégradée singulièrement, est un des plus magnifiques vaisseaux gothiques existans en Europe. Ce monument et l'Alhambra de Grenade passent pour avoir des rapports frappans avec le *Gameat-el-Sakra*, célèbre mosquée

d'Omar à Jérusalem. Ce point qui jetteroit un grand jour sur l'origine de l'architecture gothique ne peut malheureusement être éclairci, parce que l'entrée de la mosquée de Jérusalem est interdite aux voyageurs chrétiens (1).

La cathédrale de Burgos est d'une telle étendue que l'on pourroit célébrer à la fois l'office divin dans les huit chapelles dont elle se compose, sans qu'il en résultât la moindre confusion.

Une des chapelles attire l'attention des amateurs, elle est (ou étoit) décorée d'un excellent tableau de Michel-Ange. Il représente une Vierge

(1) Voyez mon ouvrage sur l'Égypte et la Syrie, tome VI, pag. 190.



de grandeur naturelle , habillant l'Enfant Jésus qui est posé debout sur une table. On admire la noblesse et la *grandiose* de cette composition , les draperies sont élégantes ; la bande que tient la Vierge pour emmailloter l'enfant, est en quelque sorte transparente et du plus bel effet.

Mais ce qui attire encore plus la foule que l'ouvrage du célèbre peintre Florentin , c'est le *Santo-Christo* , image du Christ , laquelle passe pour miraculeuse (1).

Ce morceau de sculpture , d'une

(1) Je décris tous ces objets comme ils existoient avant la guerre. Il est certain qu'ils ont été déplacés , mais ils peuvent avoir été rendus depuis aux églises qui les possédoient.

exécution assez médiocre, passe pour être l'ouvrage de saint Nicodème. Suivant la tradition du pays, un ange l'a apporté du ciel.

« On m'a conté, dit madame d'Aulnoy, que de certains religieux de cette ville le volèrent autrefois et l'emportèrent, et qu'il fut retrouvé le lendemain dans la chapelle ordinaire; qu'alors ces bons moines le remportèrent à force ouverte une seconde fois, et qu'il revint encore ».

On attribue à cette figure des miracles si étranges, que la crédulité en ce cas doit passer pour une impiété scandaleuse. A en croire certains dévots, la barbe pousse à cette statue; elle sue tous les vendredis, etc. etc.

Du reste on ne néglige rien pour

faire impression sur les esprits du vulgaire. Le Christ enfoncé dans une chapelle obscure est caché par un triple rideau, brodé de perles et de pierreries. On ne le montre à découvert qu'à certaines fêtes solennelles, ou pour satisfaire soit la piété, soit la curiosité de voyageurs de distinction. Cette cérémonie se fait avec tous les moyens possibles pour exciter un recueillement religieux. On fait sonner toutes les cloches, les fidèles se prosternent dans la chapelle où une centaine de lampes d'or ou d'argent, entretiennent une clarté continuelle. La voûte de la chapelle est toute couverte de cette brillante illumination. L'autel est entouré de soixante chandeliers d'argent de près de six pieds de hauteur. Les *ex-voto*

qui tapissent les murs de la chapelle sont si nombreux, qu'on n'a pu les y mettre tous, et l'on en garde une partie dans le trésor. Après de longues prières, les desservans de l'autel firent l'un après l'autre les rideaux qui déroboient aux regards l'image vénérée.

Dans un climat pareil à celui de l'Espagne, il faut nécessairement parler aux sens.

Il est défendu d'entrer dans cette chapelle avec des éperons. Un voyageur rapporte qu'un jeune cavalier français y ayant pénétré avec ce costume réputé indécent, et ayant eu l'imprudence de rester le dernier, fut enfermé par les religieux qui ne le laissèrent échapper qu'après avoir obtenu de lui des aumônes considérables.

Il faut cependant observer que les Espagnols jaloux depuis un temps immémorial de tout ce qui tient à l'attitude militaire, ne quittent pas même leur épée pour se confesser, ni pour communier. Ils disoient autrefois, et ils l'ont sans doute répété lors des derniers troubles, qu'ils étoient armés pour la défense de la religion.

Portant à l'excès tout ce qui a rapport aux rites extérieurs du culte, ils négligent une foule de préceptes qui ailleurs sont regardés comme d'obligation indispensable. Par exemple, ils montrent fort peu de zèle et de rigueur dans l'observation du carême. Ils ne font guères maigre que dans la semaine sainte, et cela est en effet très-difficile à cause de la rareté du beurre et du poisson.

Le beurre que l'on consomme à Burgos et à Madrid vient de plus de trente lieues ; on l'y apporte enveloppé dans des vessies de porc, en forme de petites saucisses.

Le poisson de mer est très-difficile à obtenir frais, à cause de la longueur du trajet. On est réduit à manger des pâtés de saumon, assaisonnés d'épiceries et de safran. Le poisson d'eau douce est encore plus rare. On prend donc le parti d'acheter du nonce du Pape, moyennant une somme modique, la permission de manger du beurre et du fromage pendant le carême, et les basses viandes, c'est-à-dire, les pieds, la tête et les gésiers, soit des quadrupèdes, soit des volailles, les samedis de toute l'année. Une multitude de gens ne se

font aucun scrupule d'ajouter à la permission. Aussi les boutiques de bouchers sont-elles achalandé tout le carême. Les viandes à la vérité ne sont pas étalées, et l'on ne peut entrer dans la boutique, mais on parle au marchand à travers la grille, et il vous tend la viande d'une main après avoir reçu l'argent de l'autre; sans cette précaution, les fripons auroient beau jeu.

Madame d'Aulnoy décrit fort agréablement en ces termes, la manière dont se fait ce commerce prohibé :

« On demande au boucher la moitié d'un veau, et le reste à proportion; il ne daigne ni vous répondre, ni vous donner quoi que ce soit; vous vous retranchez à une longe de veau; il vous fait payer d'avance, et

puis vous donne par sa lucarne un gigot de mouton; vous le lui rendez, en disant que ce n'est point cela que vous voulez; il le reprend, et vous donne en la place un aloyau de bœuf. L'on crie encore plus fort pour avoir la longe, il ne s'en émeut pas davantage, jette votre argent, et vous ferme la fenêtre au nez.

« On s'impatiente; on va chez un autre qui en fait tout autant, et quelquefois pis; de sorte que le meilleur, c'est de leur demander la quantité de viande que l'on veut, et de les laisser faire à leur tête. Cette viande fait mal au cœur, tant elle est maigre, sèche et noire; mais telle qu'elle est, il en faut moins qu'en France pour faire une bonne soupe.

« Tout est si nourrissant ici, qu'un œuf vous profite plus qu'un pigeon ailleurs; je crois que c'est un effet du climat ».

La Chartreuse de Miraflores à une demi-lieue de Burgos, renferme les tombeaux magnifiques du roi Jean II, de la reine sa femme et de l'infant don Juan leur fils. Ces mausolées sont l'ouvrage de Gil, célèbre architecte, père du Siloë, à qui la ville de Burgos se glorifie d'avoir donné naissance (1).

« Le premier mausolée, dit M. de la Borde, forme un grand corps octogone, sur lequel un lit supporte la statue du roi Jean, la couronne en tête et le sceptre à la main; et celle

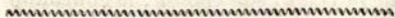
(1) Burgos est aussi la patrie du Cid.

de la reine, son épouse, la couronne en tête et un livre à la main.

« Ce lit est entouré par treize petites statues, dont quatre sont celles des quatre évangélistes; les statues de plusieurs saints, seize figures allégoriques de vertus, et beaucoup d'ornemens de différens genres, sont placés en diverses parties du mausolée.

« L'autre porte la statue de l'enfant, à genoux, en attitude d'oraison; les figures et les ornemens y sont également distribués en grand nombre.

« On a étalé beaucoup de magnificence et de délicatesse dans l'exécution de ces deux mausolées; mais les ornemens y sont très-multipliés, et le détail en devient fatigant ».



VALLADOLID.



CETTE ville où naquit Philippe II, fils de Charles-Quint, étoit extrêmement florissante à la fin du quinzième siècle; on y comptoit cent mille habitans sous le règne de Charles-Quint. Philippe II y établit plusieurs fois sa cour. C'est le Pincium des anciens, et la seconde ville de la Castille.

Depuis que Philippe III a transféré la cour à Madrid, Valladolid a perdu beaucoup de sa splendeur par l'éloignement de presque toutes les familles opulentes. La multiplicité des

édifices religieux est à-peu-près le seul vestige de son antique grandeur.

« On cherche cependant, depuis quelques années, dit M. Bourgoing, à tirer Valladolid de cet état d'engourdissement. On y a établi une école de dessin, une académie de mathématiques. On a embelli plusieurs de ses quartiers par des mesures de police, ses environs, par des promenades et des plantations de mûriers.

« Au sortir du Campo-Grande où on a depuis peu planté quelques allées, il y a deux lieues d'un chemin superbe sur la route de Madrid, et huit jusqu'à Palencia, à travers un pays aride; car la disette de bois qui obligea Philippe III à abandonner

Valladolid, n'a fait depuis que s'augmenter ».

Les rues de Valladolid sont mal pavées et fort sales.

Les places publiques sont nombreuses. Celle dite le *Campo-Grande* (ou *Grand-Champ*) est d'une immense étendue. On compte sur les façades treize églises; mais les édifices qui les avoisinent sont d'une irrégularité choquante. Cette place n'offre un coup-d'œil agréable que par les arbres dont elle est plantée.

La *Plaza-Mayor* (ou grande place) a servi de type à la place qui porte le même nom à Madrid.

« Cette place, dit M. de la Borde, est entourée de trois rangs de balcons, où l'on prétend que vingt-quatre mille personnes peuvent être

assises à leur aise ; elle est ornée de portiques spacieux, soutenus par plus de quatre cents grosses colonnes, chacune d'une seule pièce, et par un nombre égal de pilastres : on a étalé ici la plus grande magnificence ; mais on n'y a mis ni goût, ni élégance ».

Non loin de cette place est un lieu appelé l'*Ochavo* ; c'est une espèce d'étoile ou de place octogone dans laquelle six grandes rues s'ouvrent à des distances régulières.

C'est ordinairement sur cette place que s'exécutent les combats de taureaux pour lesquels les Espagnols ont tant de passion. Nous les décrirons ailleurs.

Outre le roi Philippe II qui naquit dans cette ville en 1527, et son fils, le célèbre et infortuné don Carlos

qui y prit naissance en 1545, Valladolid a vu naître le roi de Castille Henri IV, en 1425, Philippe III, Philippe IV et une foule d'hommes célèbres par leurs talens, leurs vertus et leurs exploits.

MEDINA DE RIO SECO,

ET

MEDINA DEL CAMPO.

ON peut juger de l'aridité de ce territoire par le nom de *Rio-Secco* donné à l'une des rivières qui le traversent. Cette rivière est en effet à sec pendant la plus grande partie de l'année. On avoit commencé sur la route de Palencia à Léon le canal *del Campos* qui eût singulièrement vivifié ce pays. Il a été abandonné après qu'on eut dépensé des sommes immenses à en creuser deux parties qui ont à-peu-près six lieues chacune, et

ne sont d'aucune utilité. Le ministre Florida Blanca avoit projeté de reprendre ces importans travaux ; des circonstances impérieuses y ont fait renoncer, et les conjonctures sont devenues par la suite encore plus défavorables.

Les deux villes de Medina étoient autrefois renommées par l'importance de leurs fabriques, par leur population, et par l'immense concours d'étrangers qu'y attiroient les foires annuelles.

Medina del Rio Seco étoit emphatiquement appelée par les Espagnols, *la India Chica*, les petites Indes.

Medina del Campo a éprouvé une décadence encore plus funeste.

« Autrefois résidence de plusieurs monarques, dit M. Bourgoing, théâ-

tre de grands événemens et d'un grand commerce , peuplée de quarante à soixante mille ames , elle ne compte à présent que mille feux. Ses fameuses foires, son commerce de lettres-de-change, son grand débit de draps de Ségovie, la beauté de ses édifices, la propreté de ses rues, tout cela n'existe plus que dans les annales de l'histoire.

« Ce que les ravages des siècles accumulés, joints au ravage de ces guerres longues et terribles qui bouleversent tout un empire, a produit à peine sur les villes anciennes qui ont joui de quelque renommée, deux siècles d'incurie et de mauvaise administration, l'ont opéré sur Medina del Campo et quelques autres villes de l'Espagne.

« Le temps semble pour elles avoir

décuplé sa rapidité ; et à la profondeur du tombeau où elles sont comme ensevelies , on croiroit leur splendeur contemporaine de celle de Persépolis et de Palmyre. *Exemple unique peut-être dans l'histoire moderne de l'Europe !* Matière à réflexions profondes pour quelques-uns de ses peuples ! »

L'auteur du passage que je viens de citer , trop imbu peut-être des principes de la philosophie moderne , nous paroît ici en contradiction avec le système qu'il laisse entrevoir. Il semble attribuer aux progrès de la superstition la dépopulation de la partie de l'Espagne dont nous nous occupons en ce moment. C'est une erreur très-grave. L'influence monacale , l'influence bien autrement redoutable de

l'inquisition , étoient dans toute leur force à l'époque où Burgos et Valladolid , en un mot toute la *vieille Castille* jouissoient de leur splendeur ; si l'état des choses a changé , c'est que le siège du gouvernement a changé lui-même ; c'est que le centre des affaires et de l'opulence a été déplacé. Qu'on imagine ce que deviendrait Paris , si le siège de notre monarchie étoit transféré à Nancy , Lyon ou Bordeaux.

L'exemple dont parle M. Bourgoing n'est pas tout-à-fait unique dans l'histoire moderne. Croit-on que Philadelphie dans les États-Unis est aussi florissante depuis que Washington , construit sur le plan d'un ingénieur français , du major Lenfant , est devenu le chef-lieu du gouvernement ?

Que sera-ce lorsque cette révolution, aura été consommée, et lorsqu'on aura relevé les ruines encore fumantes du Capitole et des édifices publics que les Anglais viennent de détruire en représailles de l'incendie de plusieurs villages *français* du Canada? On sait que la ville de Washington n'existe encore pour la plus grande partie qu'en projet, que la plupart de ses rues superbes, de ses places magnifiquement alignées, n'ont encore reçu de création que sur le papier. Un jour sans doute Washington ou le territoire qui l'entourne, acquerront une extrême importance aux dépens non-seulement de Philadelphie, mais de New-York même.





Procession du Rosaire.

PROCESSION DU ROSAIRE,
PRÉDICATEURS DE PLACE.

LE peuple de Valladolid et de toute la vieille Castille, est excessivement dévot, à raison du grand nombre de monastères et des églises. Les processions y sont très-multipliées. Une des plus singulières est celle du *Rosaire* ou des litanies que l'on célèbre aussi dans d'autres parties de l'Espagne et même en Portugal.

Autrefois, tous les soirs, immédiatement après l'*Angelus*, les habitans de chaque rue, sans sortir de leurs maisons, chantoient à haute voix les

litanies de la Vierge. On y a renoncé depuis long-temps, si ce n'est dans quelques parties peu fréquentées du Portugal. On se contente de s'agenouiller pendant l'*Angelus* et de réciter à voix basse quelques prières, mais on trouve encore des vestiges de l'ancienne cérémonie dans les processions que font encore plusieurs confréries après le soleil couché.

Le pieux recueillement des Espagnols pendant l'*Angelus*, a quelque chose de fort extraordinaire pour les étrangers. Au premier coup de cloche, toute espèce de mouvement cesse dans les rues, aux promenades, au spectacle même. On s'arrête, on se découvre et l'on prie. Les acteurs ou les personnages grotesques des intermèdes et des parades, interrompent

leurs *lazzi* pour réciter l'*Ave Maria* et faire des signes de croix.

C'est surtout à la Toussaint, le jour des Morts, dans la quinzaine de la Passion et pendant la Semaine Sainte que se font de pieuses promenades. Les rues sont souvent tendues de noir. Les carrefours, les places sont remplis d'autels et de petites chapelles ardentes, où l'on figure le tombeau du Christ, ou de quelque martyr. On promène de tous côtés des images de la Vierge.

Des *massiers* tenant l'instrument de leur dignité au bout d'un long bâton, marchent des deux côtés de la bannière. Un autre pénitent agitant une sonnette, avertit les fidèles qui ouvrent leurs croisées et laissent échapper leurs offrandes. Un des

membres de la confrérie devance le cortége, tenant d'une main une torche allumée et de l'autre un panier, pour recevoir toutes les aumônes; le produit de ces rétributions est employé aux dépenses de la fête, ou à l'entretien de la chapelle de la Congrégation. C'est à qui dans ces occasions déployera la plus grande magnificence.

« Les jours de fêtes, dit un Voyageur anglais, dont je traduis les propres expressions, le culte catholique déploie dans ce pays sa pompe majestueuse. L'église est nettoyée avec soin. Les murs intérieurs, les colonnes et les piliers disparaissent sous des tentures de velours ou de satin cramoisi, garnies de franges et de galons d'or, et drapées avec élégance.

« L'autel couvert du linge le plus

fin, rayonne de l'éclat de mille cierges, dont la lumière réfléchie par les cristaux des lustres et la surface polie des candélabres d'argent resplendit dans toutes les parties de la nef.

« Les fleurs qui parent l'autel, mêlent leur parfum à celui de l'encens qu'on y brûle. Les vases qui servent au Saint Sacrifice sont tous d'argent, souvent de vermeil, et quelquefois même d'or, enrichis de diamans et de pierres précieuses.

« Les prêtres se revêtent des ornemens les plus brillans et les plus somptueux. On exécute des messes en musique, composées par les auteurs les plus fameux; les artistes les plus distingués de chaque ville en composent l'orchestre.

« L'auguste cérémonie, ajoute le

même voyageur protestant , est toujours accompagnée d'un sermon que prononce un des prédicateurs les plus accrédités ; c'est souvent un religieux de quelque ordre mendiant, qui sort avec empressement de sa cellule pour venir distribuer le pain de la parole sainte à cette foule qui en est affamée.

« En descendant de la chaire évangélique, le moderne Chrysostôme est conduit dans un salon où l'attendent des rafraîchissemens délicats que l'on y a préparés pour restaurer la poitrine de l'orateur.

« Les chefs de la confrérie viennent l'y saluer, et ne manquent jamais de mêler aux complimens qu'ils lui adressent quelques pièces d'or, que l'humble cénobite manque aussi

rarement d'accepter, non pas comme le prix de son sermon ; la parole de Dieu ne se vend point, mais comme un gage de la reconnoissance, et un signe de l'édification de son auditoire ».

Ce n'est pas seulement dans l'intérieur des temples que les prêtres espagnols font leurs prédications. Ceux qui ne se sentent pas assez d'éloquence pour attirer l'admiration d'un auditoire choisi, vont capter les suffrages et provoquer les aumônes du peuple des carrefours.

Montés sur une chaise ou sur un banc au coin des rues, ces ministres ambulans de l'évangile se mettent à prêcher de la manière du monde la plus singulière. Il n'est point de jeux de mots, point de mauvais quolibets

qu'ils ne se permettent en les entremêlant aux descriptions pathétiques des souffrances du Christ et des supplices de l'enfer. Ces prédications débitées, tantôt d'un ton de bouffons, tantôt de l'accent des énergumènes, attirent la foule, et les pièces de monnaie pleuvent de tous côtés autour du prêtre.

Souvent un saltimbanque et un de ces grossiers prédicateurs, placés à peu de distance l'un de l'autre, s'efforcent de se dérober mutuellement leurs auditeurs. La même chose a lieu en Italie: je ne répéterai pas à ce sujet une anecdote controuvée, mais fort plaisante que tout le monde connoît.

AVEUGLES MENDIANS

DES GRANDES VILLES D'ESPAGNE.

« LES plus fidèles auditeurs des prédicateurs de place, dit madame d'Aulnoy, sont les aveugles qui tiennent lieu ici de nos chanteurs du Pont-Neuf. Chacun d'eux est conduit par un petit chien qui les mène fort bien en chantant des romances et des *cacara*, (ce sont de vieilles histoires ou des événemens modernes que le peuple est bien aise de savoir). Ils ont un petit tambour et une flûte dont



ils jouent. Ils disent souvent la chanson du roi François I^{er}.

Quand le Roi partit de la France,
A la malheur il en partit, etc. (1).

« Cette chanson est chantée en fort mauvais français par des gens qui n'en entendent pas un seul mot. Tout ce qu'ils en savent, c'est que le roi fut pris par les Espagnols; et comme cette prise est fort à leur gloire, ils en veulent faire passer le souvenir à leurs enfans ».

(1) Cette chanson et autres ballades antiques, propres à flatter la vanité castillane étoient redevenues à la mode dans les derniers tems.

SÉGOVIE.

CETTE ville est située dans une contrée pauvre et aride, auprès de laquelle plusieurs cantons de notre *Champagne pouilleuse* seroient le séjour de l'aisance et de la fertilité. Il faut suivre une route escarpée et tortueuse sur les flancs d'un immense rocher entre deux vallées profondes, pour parvenir à la grande place.

Ségovie, l'ancienne *Arevatorum urbs*, dont on attribue sans aucune preuve la fondation à Hercule Egizius, a une forme singulière. On peut

la comparer à un vaisseau, dont la poupe seroit tournée vers l'Orient, et la proue vers l'Occident.

Les *Arevates*, anciens habitans de ce pays, tiroient leur nom de l'*A-reva*, petite rivière qui porte aujourd'hui celui d'*Eresma*. Cette rivière, le Clamores et un autre ruisseau coulent au pied des murs de la ville.

Les fêtes somptueuses que Ségovie donna en 1570, à la reine Anne d'Autriche, prouvent quelle étoit alors son opulence. Les diverses corporations des arts et métiers y formèrent de brillans quadrilles. Les orfèvres, les joailliers et les marchands de draps, ou de laines, étoient les plus riches des membres de la bourgeoisie. Mais l'introduction des étoffes étrangères a sin-

gulièrement nuï à leur commerce.

Il y a dans cette ville un hôtel des monnoies, où l'on ne frappe plus que des pièces de cuivre. Le reste se fabrique à Séville.

La machine dont on fait usage à Ségovie, pour frapper les monnoies est des plus ingénieuses. Le courant de l'Eresma fait tourner des roues, — qui, presque sans le secours des hommes, sont chargées de tous les détails de l'opération du monnoyage. Une partie de la mécanique sert à placer et retirer les creusets, à passer les lingots sous le laminoir, à découper les *flans* ou rondelles de métal. Le balancier mis en mouvement par un rouage particulier, frappe à-la-fois la pièce sur les deux faces et sur le cor-

don. Dans nos hôtels de monnoie, le *cordonnage* se fait ordinairement à part, et lorsque la pièce a déjà reçu la double empreinte. Il est vrai que la méthode nouvellement adoptée d'imprimer le cordon en *creux* ne permettroit point l'emploi du procédé espagnol.

L'Alcazar ou palais des rois, est situé sur la partie la plus élevée du rocher. Alphonse le Sage y a composé ses fameuses tables astronomiques. Depuis le règne de Ferdinand et d'Isabelle, il n'est plus guères habité que par des prisonniers d'état. On y remarque une vieille tour fameuse dans le pays, et où l'auteur de Gil-Blas suppose que son héros fut enfermé.

M. Swinburne vit dans une des ailes du palais, onze capitaines de bâtimens algériens, retenus captifs. Ces hommes d'une taille athlétique, et d'une figure agréable, paraissoient supporter leur sort avec résignation.

« Dès qu'ils nous aperçurent, dit le Voyageur anglais, ils reconnurent que nous n'étions point Espagnols, ils nous accablèrent de démonstrations de joie, et nous baisèrent les mains, en s'écriant en langue franque: *Ingles, bueno, bueno Amigos*, (*Anglais, bons, bons amis*).

« Je leur répondis dans le même idiôme par l'entremise de mon valet, et leur donnai connoissance de l'échec récent que les Espagnols avoient éprouvé devant Alger. On leur avoit

caché avec soin cette nouvelle. Un de ces braves guerriers leva les mains vers le ciel, et dans l'excès de sa joie, oublia un instant son infortune pour ne songer qu'à la gloire de sa patrie ».

AQUEDUC DE SÉGOVIE.

CE superbe monument de l'antiquité, sans lequel la ville entière seroit privée d'eau, est l'ouvrage des Romains. Quelques auteurs l'attribuent à Licinius Larcus, d'autres à Trajan. Plusieurs écrivains espagnols, entr'autres *Colmenares* ne sont pas encore satisfaits de cette ancienneté. Ils supposent que l'aqueduc de Ségovie a été construit précisément par les mêmes architectes qui avoient élevé en Egypte le fameux temple de Sérapis. Il en est enfin qui en attribuent l'érection au prétendu fondateur de Ségovie même, à Hercule Egizius,

Il seroit déjà fort difficile de concevoir comment un pareil édifice a pu subsister *seize siècles*, sans éprouver d'altération sensible, si l'extrême utilité dont il est pour les habitans de la ville n'avoit été un motif impérieux de pourvoir en quelque sorte jour par jour à son entretien. Les plus légères dégradations ont dû être aussitôt réparées. D'un autre côté la sécheresse de l'air n'a pas été peu favorable à la conservation de ces vénérables vestiges de l'antiquité. La conservation des monumens trouvés presque intacts dans la Haute-Egypte, après des milliers de siècles, tient à une cause toute semblable.

Cet aqueduc commence à cinquante pas de la ville, près d'un grand bassin couvert qui reçoit les

eaux pures d'un ruisseau, à la hauteur de cent quatre pieds du niveau de la plaine. Les eaux s'écoulent dans la direction du midi par un canal découvert, élevé de trois pieds environ, et presque de niveau avec le bassin. Bientôt les jambages des arcades s'élèvent progressivement. La première a quatorze pieds six pouces d'élévation; la soixante-quinzième plus de trente pieds. Ici commence un double rang d'arcades posées l'une sur l'autre qui traversent la vallée et la place de l'Azaquejo. Leur plus grande hauteur est de quatre-vingt-huit pieds. On y compte cent cinquante-neuf arcades, soutenues par des piliers qui ont six pieds onze pouces d'épaisseur sur le devant, et neuf pieds quatre pouces de longueur sur les côtés.

Quand on considère de loin ce monument non moins remarquable par son élégance que par sa solidité, on croit voir un pont jeté sur un abîme. La solidité des arcades dont la base semble peu proportionnée à leur hauteur, a quelque chose de magique (1).

Du reste la construction en est fort simple. Ce sont des pierres carrées et superposées, sans aucune apparence de ciment. Il n'est guères probable que les Romains aient entrepris un tel édifice sans songer à en lier toutes les parties par leur admirable ciment qui suppléoit à leur défaut de no-

(1) L'aqueduc d'Alcantara en Portugal dont on trouvera la représentation et le texte explicatif au tome VI, pourra donner quelque idée de celui de Ségovie.

tions sur la coupe géométrique des pierres et la construction des voûtes; mais les inclémences de l'air auront peu à peu déchaussé les interstices des pierres de taille.

« On gémit, dit M. Bourgoing, en voyant de chétives maisons accolées aux jambages de ces arcades, cherchant *dans ces robustes débris* des appuis pour leur foiblesse, et payant ce bienfait par la dégradation du monument. Mais elles s'élèvent à peine au tiers de sa hauteur, et servent du moins à faire ressortir encore plus la grandeur et la noblesse de ses formes. Un petit couvent a osé adosser sa mesquine architecture à l'angle que forment ses deux branches; mais quel pays ne s'est pas rendu coupable de semblables profanations ?

Les diverses maisons de Ségovie participent aux bienfaits de l'aqueduc, moyennant une rétribution que paient les propriétaires. Cette eau est d'une utilité inappréciable pour les usines où on lave et où l'on met en teinture les fameuses laines de Ségovie.

BERGERS ESPAGNOLS.

LAINES DE SÉGOVIE.

AVANT de dire quelques mots sur les propriétés particulières aux laines espagnoles, nous devons entrer dans les détails de la manière dont on traite les moutons en Espagne.

Le nom de *mérinos* (1) que nous donnons sans le comprendre, aux moutons originaires de ce pays, signifie *errans, passagers, nomades*; on les ap-

(1) Le même terme désigne les juges ambulans qui vont tenir leurs *assises* ou *merindad*, d'un lieu à un autre.

pelle aussi *transhumantes*, ce dernier terme exprime absolument la même idée.

En effet, en Espagne, les moutons ne sont point attachés à telle et telle métairie; ils ne restent point éternellement dans le même canton, dans la même province; on les fait voyager d'un pays à un autre. Cette méthode est combattue d'une manière fort spécieuse par M. Bourgoing; il cite l'exemple des mérinos acclimatés en France, où ils ont prospéré, malgré leur vie sédentaire; il établit qu'en Estremadoure où l'usage contraire a prévalu, la laine n'a pas moins de finesse. Mais d'autres écrivains prétendent que ces migrations périodiques sont nécessitées en Espagne par la nature du climat et la disette des

fourrages en certaines saisons de l'année.

Les troupeaux de moutons, au nombre d'environ cinq millions de têtes de bétail, partent vers le commencement de mai, des plaines de l'Estremadoure, de l'Andalousie, du royaume de Léon, des plaines de la vieille et de la nouvelle Castille, où on les a tenus parqués pendant l'hiver; on les conduit sur les montagnes des deux Castilles, sur celles de la Biscaye, de la Navarre et même de l'Arragon; là ils trouvent une herbe moins desséchée par les ardeurs du soleil.

Les hauteurs qui entourent Ségovie, sont les plus fréquentées par les troupeaux.

Une telle méthode a nécessairement engendré un monopole qui ne

laisse pas d'avoir des abus. Comme il seroit difficile à un grand nombre de **propriétaires** possédant chacun un foible troupeau, de les faire voyager, il s'est formé sous le nom de la *mesta*, (c'est-à-dire *mélange*), une association de riches propriétaires, qui, sous la conduite de divers préposés, font paître leurs innombrables troupeaux dans les terres en friche, dans les landes si communes en Espagne.

Cette société considérable emploie environ quarante ou cinquante mille bergers qui mènent une vie errante et presque sauvage, ne se livrent nullement à la culture des terres, et ne songent pas même à se marier. Ainsi l'agriculture souffre beaucoup de cet usage, sans utilité pour l'accroissement de la population. Le pays même





Bergers des plaines de Léon.

est moins riche qu'il ne devrait être. De vastes emplacements restés en jachères, sont d'un rapport bien moindre que s'ils étoient livrés à la charrue du laboureur, à l'activité industrielle du maraîcher.

La planche en regard représente le costume d'hiver de ces pâtres, soit du royaume de Léon, soit de la vieille Castille; (on sent qu'à cet égard il n'y a point de différence), c'est une espèce de tunique de peau de mouton, avec la toison en-dehors : ils portent par-dessus un surtout grossier de la même matière.

Ainsi prémunis contre les rigueurs de la saison, les bergers ne cessent d'errer dans les plaines avec leurs mérinos. Les chiens qui les secondent dans cette vie laborieuse, sont d'une

grande et belle race , et aussi remarquables par leur douceur que par leur intrépidité.

On fait remonter l'origine de la *Mesta* au milieu du quatorzième siècle. La grande peste qui à cette époque fit périr les deux tiers des habitans de l'Espagne laissa sans propriétaires une étendue immense de terrain. Les premiers venus s'en emparèrent, et manquant de bras pour cultiver les terres, les convertirent en pâturages. Quelques seigneurs voulurent revendiquer leurs droits, et s'emparer des troupeaux. Un édit d'Alphonse, onzième du nom, roi de Castille, donné en 1350, peu de temps avant sa mort, déclara que le roi prenoit sous sa protection tout le bétail de ses domaines.

On forma en conséquence un conseil des pasteurs, dont les privilèges furent confirmés par don Juan II, sous la régence de la duchesse de Lancastre sa mère. Ce conseil jouissoit d'une telle considération qu'en 1499, la reine Eléonore lui envoya des ambassadeurs pour obtenir que l'on envoyât paître une partie des troupeaux sur les terres du Portugal, en payant aux propriétaires du sol une légère indemnité.

Les troupeaux de la Mesta se divisent en bandes de dix mille têtes chacune et dirigées par un *mayoral* ou principal berger. Cinquante pâtres et un pareil nombre de chiens servent à surveiller les bêtes dans leurs pacages. Le *mayoral* garde ses moutons à cheval ; il a de notre mon-

noie quinze cents francs de gage par année. Le traitement des bergers varie suivant leur habileté et leur intelligence. Les mieux payés ont trente-six à trente-sept francs par mois ; ceux de la quatrième et dernière classe n'ont que dix francs ; mais on leur distribue en outre deux livres de pain par jour.

Chaque berger peut avoir en propriété un certain nombre de brebis et de chèvres dont la laine appartient au propriétaire du troupeau ; le berger a pour lui la chair, le lait et les petits que produisent ses bêtes.

On fait à ce bétail d'abondantes distributions de sel. Les moutons en mangent autant qu'ils veulent ; la consommation annuelle pour mille animaux est de deux mille cinq cents livres.

Les propriétaires sont nombreux : quelques-uns possèdent trois à quatre mille moutons, d'autres en ont jusqu'à soixante mille.

Le mayoral doit être un homme actif, intelligent, connoissant les bons pâturages, et ayant quelques notions de l'art vétérinaire. Quant à la marche des troupeaux, elle est réglée par des lois particulières, ou pour mieux dire, par une coutume immémoriale.

Les moutons ont le droit de paître dans toutes les terres en friche, réservées à cet usage, en payant un droit fixé par les réglemens, et au-delà duquel les propriétaires ne peuvent rien exiger. Ils ne peuvent entrer dans les terres cultivées, mais les propriétaires de ces terrains sont

tenus de leur réserver un passage de quarante-cinq toises de largeur.

Les troupeaux font deux lieues par jour quand ils traversent les pâturages, mais ils marchent trois fois plus vite, et parcourent six lieues, lorsqu'ils cotoient une terre cultivée.

Ces émigrations sont ordinairement de cent vingt à cent cinquante lieues.

La Mesta a ses lois particulières, et un tribunal appelé l'honorable conseil de la Mesta (1). Il est composé de quatre juges présidés par un des membres du conseil de Castille.

Nombre d'écrivains espagnols se sont élevés contre la Mesta. Je renvoie les curieux à l'ouvrage de M.

(1) *Honrado Consejo de la Mesta.*

Bourgoing qui attaque vivement ce système, et à celui de M. de la Borde qui s'en montre le défenseur.

Il est certain que les états-généraux ou Cortès en ont toujours sollicité la suppression. Ce qui contribuera sans doute à amener à cet égard de grands changemens, c'est la diminution considérable de l'exportation à l'étranger des moutons espagnols. M. le comte d'Aranda s'est opposé dans le temps, de tout son pouvoir, à la concession que fit son gouvernement à Louis XVI, pour créer le superbe établissement de Rambouillet. Les mérinos sont déjà multipliés en France, à un tel point, qu'au lieu d'en tirer d'Espagne, nous commençons nous-mêmes à éprouver le besoin de les vendre aux étrangers. Dans ces

derniers temps, les laines fines ont éprouvé dans le commerce une baisse énorme, tandis que les laines grossières sont devenues plus rares et ont augmenté de prix.

LAINES ET DRAPS D'ESPAGNE.

QUOIQUÉ les anciens fabriquassent une grande variété d'étoffes de laine, la confection de ce que nous appelons *drap*, leur étoit inconnue. Ce mot venant du terme arabe *drapar* qui a le même sens que notre mot *frapper*, et en diffère très-peu par le son; il n'est pas hors de vraisemblance que ce sont les Maures qui ont introduit en Espagne des moulins à foulons.

Cette branche d'industrie étoit cultivée en Espagne, long-temps avant Michel Cervantes, et avant l'époque

où il fait voyager son fameux chevalier,

Très-honnête homme , instruit , brave , savant ,
Mais dans un point toujours extravagant.

Cependant la surprise et la frayeur qu'éprouvoient don Quichotte et son écuyer , en entendant pendant la nuit le bruit des moulins à foulons , semblent prouver qu'alors la fabrication de cette espèce de tissus n'étoit pas très-commune.

Les Anglais et les Français ne pouvoient autrefois se passer des laines d'Espagne pour la fabrication des draps : ils y suppléent avantageusement aujourd'hui par les laines de leurs troupeaux. Ce sont au contraire les Espagnols qui recherchent à présent les laines étrangères. Non pas que la laine *brute* ou en *suint* ne soit

d'une qualité égale, et quelquefois supérieure; mais parce qu'on ne sait pas la dégraisser avec la même perfection. L'art de teindre les laines a fait tout aussi peu de progrès, et on laisse assez communément à l'étoffe la couleur naturelle. La plupart des mérinos ayant la toison noire, on fabrique de cette laine des manteaux bruns, dont la couleur sombre ajoute, dit M. Bourgoing, à l'air de tristesse et de saleté des habitans de la campagne, surtout dans les deux Castilles.

La manufacture des draps fins à Guadalaxara, fut fondée en 1718, sous les auspices du cardinal Albéroni. En 1783, cet établissement a pris un accroissement considérable. On y met en œuvre non-seulement

les toisons espagnoles, mais les dépouilles de ces quadrupèdes du nouveau Monde, qui semblent occuper un rang intermédiaire entre le chameau et le mouton. Le drap de vigogne de Guadalaxara, coûte sur les lieux, de quatre-vingt à quatre-vingt-dix francs l'aune, ou *vara* (mesure de trois pieds), mais l'étoffe étant fort étroite, le prix est à-peu-près double de celui que coûteroit l'aune de drap ordinaire, à raison de la même somme. On ne fabrique ce drap qu'à mesure des demandes, et c'est ce qui contribue encore à en augmenter la valeur.

Ségovie s'étoit également enrichie par le même genre de fabrication; mais les manufacturiers contenus dans une routine servile, n'ont pas fait de grands progrès.

La plupart des fabriques éparses chez des particuliers, ne sont soumises à aucune inspection, à aucun règlement, et sont peu importantes.

Dans quelques villes, par exemple, à Tolède, Gascueña, Brihuega, Béjar, Ségovie et Guadalaxara, les fabriques sont réunies en corporations.

~~~~~

BATTUECAS, MARAGATOS,  
ET PATONES.

---

**M**ONTESQUIEU dans ses Lettres Persanes dit que les Espagnols qui ont fait des découvertes immenses dans le Nouveau-Monde, ne connoissent pas encore leur propre continent.

« Il y a, dit-il, sur leurs rivières, tel pont qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des Nations qui leur sont inconnues ».

Cet ingénieux auteur fait ici allusion à la prétendue découverte d'une nation nouvelle dans les déserts de las Battuecas, montagnes de la Vieille

Castille. Suivant une antique tradition, deux amans ayant fui comme Pyrame et Thisbé, la maison de leurs parens, pour chercher un asyle dans les montagnes, furent plus heureux que les jeunes Thébains. Ils ne rencontrèrent point de lions, de monstres dévorans, mais une peuplade à demi civilisée, dont ils reçurent l'hospitalité la plus généreuse. Ce petit peuple avoit vécu pendant une longue suite de siècles, sans que son existence fût seulement soupçonnée de ses voisins.

Il y a nécessairement de l'exagération dans ce récit. La nation des Battuecas pouvoit avoir fort peu de communication avec les villes ou villages qui l'entouraient; mais en être complètement ignorée, et surtout ne pas soupçonner elle-même que la terre

fût habitée par d'autres hommes, ou que le monde s'étendit au-delà de leurs montagnes arides ; c'est ce qu'on ne croira jamais.

Nous avons vu sur notre propre territoire, il y a une vingtaine d'années, se renouveler en quelque sorte, l'histoire des Battuecas. Un petit canton des Vosges jouissoit pendant les orages de la révolution d'une sécurité parfaite ; ses heureux habitans occupés des soins de leurs troupeaux et de la confection de leurs laitages, ne prenoient aucune part à ce qui se passoit autour d'eux. En 1793, la république étoit décrétée depuis plusieurs mois ; ils se croyoient encore sous le gouvernement monarchique et paternel des Bourbons. Quelle fut donc la surprise de leurs magistrats,

à la réception d'un ordre de réquisition délivré par le commandant d'une division de l'armée française, lorsqu'ils y lurent cet imprimé : *République française, liberté, égalité, etc.* Ils ne savoient pas de quelle partie du monde pouvoit leur venir un tel message.

Ce qui dément d'une manière victorieuse la fausse opinion sur les Battuecas, c'est qu'il est démontré que les Carmes avoient un couvent dans cette même vallée, en 1559, longtemps avant la prétendue découverte qui n'auroit eu lieu qu'un siècle après. Thomas Corneille et Moreri ont cependant embrassé cette fausse idée, d'après plusieurs écrivains espagnols, mais Sanchez l'avoit réfutée en 1693. Comme nous l'avons déjà dit, le

fait est plutôt exagéré que controuvé, et l'on auroit pu regarder aussi comme récemment découvertes, deux autres nations non moins singulières, dont nous allons bientôt dire quelques mots.

« Ce petit canton, dit M. Bourgoing, est remarquable par les groupes de rochers bizarrement taillés, par la variété des arbres, les sinuosités de la petite rivière qui arrose ces vallées, par les excavations des montagnes qui les forment, par la quantité d'animaux de tout genre auxquels elles servent de repaire . . . .

« Ce canton qui est presque inaccessible, et qui ne se trouve sur le chemin d'aucune ville, est, on ne peut pas moins fréquenté. Le peu de curieux qui s'y présentent y sont re-



gardés comme des extravagans par les paisibles habitans qui ne peuvent deviner le motif qui les amène parmi eux ».

Les *Maragatos*, autres montagnards des deux Castilles, mènent comme les *Vaqueros* dont nous avons déjà parlé, une vie pastorale. Ils y ajoutent une autre profession, celle de muletiers ou de voituriers. Ils profitent bien peu pour leur civilisation des relations que ce genre de vie leur donne avec les autres Espagnols.

Ils ont conservé le costume des anciens Celtibères, et tel à-peu-près qu'il est représenté dans les médailles. Ils ont un chapeau pyramidal, un habit court et serré, une fraise autour du cou, de larges culottes et des *polaynas* ou *gamaches*, espèces de guê-

tres de drap qui s'attachent le long de la jambe avec des boutons.

LES PATONES ont un costume et des mœurs à-peu-près pareilles. Ils descendent de chrétiens auxquels les persécutions des Maures imposèrent la nécessité de chercher un abri dans ces montagnes. Leurs ancêtres élurent, sous le titre de roi, un chef qui se perpétua héréditairement dans la même famille.

Après l'expulsion des Maures, les rois des Patones reconnurent la suzeraineté du roi de Castille, mais ils continuèrent d'administrer leur petit peuple. Les ordres des monarques espagnols étoient toujours adressés aux *rois des Patones*.

« Le dernier de ces rois, dit M. de la Borde, vivoit au milieu du dix-

huitième siècle : les vieillards de Torre-Laguna se souviennent de l'avoir vu porter des charges de bois dans ce village pour les vendre ; il renonça à sa dignité. Les *Patones*, sans chef, sans roi, consentirent à se soumettre à un officier du roi d'Espagne : ils furent incorporés au corrégidorat d'Uzeda ; ils dépendent aujourd'hui du corrégidor de cette ville ».

---

~~~~~  
TOROS DE GUI SANDO.

AVANT de parler des eaux thermales qui sont au nombre des curiosités naturelles de la Vieille Castille, nous devons, d'après plusieurs voyageurs, entretenir nos lecteurs d'un monument assez célèbre de ce pays.

Il y a à Guisando dans les montagnes de la Vieille Castille un ermitage d'Hiéronymites dont la situation est à la fois sauvage et pittoresque.

Les *Cicerone* du pays ne manquent pas d'y montrer aux voyageurs le champ de bataille où les fils de Pompée furent défaits par le parti de Cé-

sar. Les vainqueurs, dans l'ivresse d'un événement qui ne laissoit plus d'espoir au parti républicain, offrirent un hécatombe aux dieux. Cent taureaux furent immolés, mais pour perpétuer d'une manière plus durable la mémoire de leur triomphe, ils taillèrent quatre blocs de pierres en forme de taureaux.

Ces blocs existent encore aujourd'hui, mais la sculpture en est si grossière, si informe, que certaines gens veulent que ce soient, non des taureaux, mais des éléphants. Ils allèguent que les Carthaginois ont laissé sur leur passage en Espagne des monumens de cette espèce, et ils veulent assigner à ceux-ci la même origine.

M. Bourgoing eut la curiosité de

voir de près ce qu'on appelle dans ce pays les *Toros de Guisando*. Il examina les quatre blocs.

« Ils nous parurent, dit-il, si informes que nous fûmes tentés de les prendre plutôt pour des jeux de la nature que pour des productions de l'art..... On croit deviner l'intention du sculpteur ; mais les effets de son ciseau ont presque disparu sous la lime du temps : on ne retrouve plus de trace ni des cornes de taureau, ni de la trompe de l'éléphant ».

Après une heure d'observation, M. Bourgoing et ses compagnons avoient laissé la question indécise : il leur avoit été impossible surtout de déchiffrer les inscriptions latines gravées sur les flancs d'un des blocs, et qui auroient nécessairement éclairci

la difficulté. Mais arrivés dans le couvent des Hiéronymites, on leur montra une planche où les inscriptions avoient été fidèlement reproduites. Ces inscriptions ne laissèrent point de doute qu'il n'eût été question de célébrer la défaite des foibles débris des partisans de Pompée. Une d'elles est ainsi conçue :

« *Bellum Cæsaris et patriæ, ex magnâ parte confectum fuit; S. et Ch. Pompeii filii hic in Agro Bastetano profligatis* ».

Reste à savoir, continue M. Bourgoing si le terrain où sont ces antiquités est l'*Agrum Bastetanum*. Reste à concilier cette version avec celle des historiens qui placent en Andalousie la défaite de Pompée ».

Les *Toros de Guisando* ne sont pas

bien connus dans la capitale même ; on fait à cet égard toutes sortes de contes ridicules. On s'imagine qu'il y a beaucoup de périls à aller voir de près ces fameux taureaux, soit à cause des prétendus obstacles qu'il faut franchir pour y arriver, soit peut-être parce qu'on les regarde comme des monstres vivans ; on dit proverbialement d'un homme intrépide, *qu'il a vu les taureaux de Guisando*. Telle est l'expression d'un des héros de Cervantes. M. Bourgoing raconte qu'on le regarda à Madrid comme un homme extraordinaire, lorsqu'à son retour il déclara qu'il avoit vu et palpé ces fameux taureaux. L'illusion se dissipa, quand il eut expliqué la chose telle qu'elle étoit.

EAUX THERMALES

DE LA VIEILLE CASTILLE.

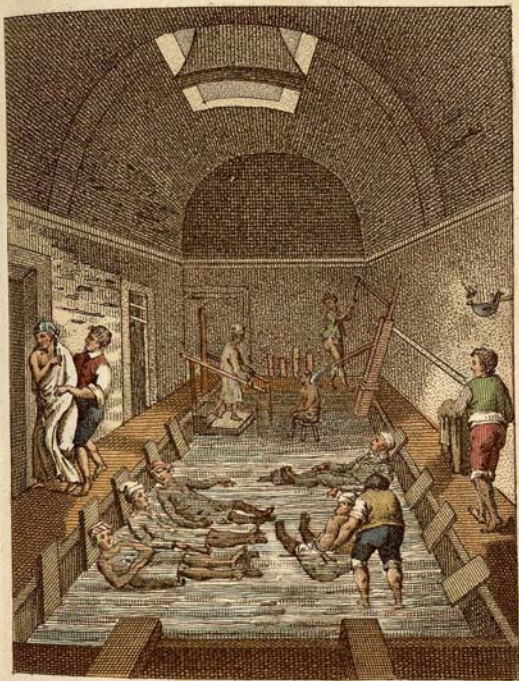
LES eaux minérales sont très-nombreuses en Espagne, on en trouve dans presque toutes les provinces. La Vieille Castille offre à elle seule trois sources et cinq fontaines. Ces eaux contiennent en général ce qu'on appelle le *foie de soufre* à cause de sa couleur, c'est-à-dire du soufre combiné avec la potasse, et diverses dissolutions d'acide sulfurique. La source de Baños est très-recommandée, mais la manière d'y prendre les bains est incommode à raison de la mauvaise

disposition du local. Les Romains avoient bâti en cet endroit avec leur magnificence ordinaire des Thermes dont il reste à peine quelques vestiges. La chaleur naturelle des eaux est de trente degrés au thermomètre de Réaumur.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plupart de ces eaux thermales n'ont point été analysées ; en sorte que les médecins les ordonnent aveuglément, et sans être bien sûrs qu'elles ne seront pas contraires au malade, au lieu de lui être salutaires.

La planche en regard donne une idée de la manière dont sont administrés ces bains d'eaux minérales soit en Espagne soit en Portugal (1).

(1) L'estampe ci-annexée, représente les



Bains de Caldas de la Rainha.



Les malades y sont reçus dans une cuve commune, et se couchent près des parois, la tête appuyée contre une dalle de pierre. Au fond de la salle est une pompe, à l'aide de laquelle on donne des douches à ceux pour lesquels ce mode assez violent d'administrer les eaux est jugé nécessaire.

En général ces eaux passent pour efficaces contre les rhumatismes, les paralysies et les blessures d'armes à feu. Prises intérieurement, elles donnent du ton à l'estomac et le fortifient.

C'est depuis le mois d'avril jusqu'à

bains de *Callas de la Rainha*, ou *Eaux chaudes de la Reine*, à vingt lieues de Lisbonne. Une reine de Portugal y a fondé ces bains gratuits pour les indigens.

la fin d'octobre que règne la saison des eaux. Quoique ces établissemens en Espagne n'aient pas le même crédit que ceux de Spa, de Pyrmont, de Bourbonne-les-Bains, de Plombières ou de Bagnères, ils attirent néanmoins beaucoup de monde et surtout de riches voluptueux qui au milieu de passe-temps de toute espèce, guérissent leurs maux imaginaires.

M O E U R S

DES VIEUX CASTILLANS.

LES Vieux Castillans (car c'est ainsi que nous sommes forcés d'appeler les habitans modernes de la Vieille Castille) sont plus graves et plus taciturnes que les autres Espagnols. Pauvres , pour la plupart , ils n'ont point cet air de satisfaction intérieure que donne l'aisance. Réservés dans toutes leurs démarches , dans leurs moindres discours , ils semblent peser tout ce qu'ils disent , attacher une extrême importance à tout ce qu'ils

font, et leur lenteur est insupportable pour les étrangers.

Cette extrême indolence est nuisible à leurs intérêts, malgré la parcimonie qui fait le fond de leur caractère. Les maisons des hommes d'une classe au-dessus du commun sont tenues d'une façon pitoyable. Madame d'Aulnoy trace d'une manière fort ingénieuse le caractère des gens de qualité de ce pays.

« On ne sait ce que c'est que de faire des provisions de quoi que ce puisse être ; on va querir chaque jour ce qu'il faut, et le tout à crédit, chez le boulanger, le rôtisseur, le boucher, et ainsi des autres. On ignore même ce qu'ils écrivent sur leurs livres ; et ce qu'ils donnent ils le mettent au prix qu'ils veulent : cela n'est ni examiné, ni contrarié.

« Il y a souvent cinquante chevaux dans une écurie, qui n'ont ni paille ni avoine ; ils périssent de faim ; et lorsque le maître est couché, s'il se trouvoit mal la nuit, *l'on y seroit bien empêché*, car il ne reste chez lui ni vin, ni eau, ni charbon, ni bougie ; en un mot, rien du tout ; parce que, encore que l'on ne prenne pas les choses si justes qu'il n'en demeure, les domestiques ont la coutume d'emporter le surplus chez eux, et le lendemain on recommence la même provision.

« On ne tient pas une meilleure conduite avec les marchands. Un homme ou une femme de qualité aimeroit mieux mourir que de marchander une étoffe, des dentelles ou des bijoux, ni de reprendre le reste

d'une pièce d'or ; ils le donnent encore au marchand pour la peine de leur avoir vendu dix pistoles ce qui n'en vaut pas cinq. »

La même insouciance fait que les Espagnols se ruinent par de longs crédits. Ils ne considèrent dans leurs relations habituelles avec les marchands, que l'avantage momentané de ne point desserrer les cordons de leur bourse. Obligés de compter au bout de plusieurs années d'un capital considérable et des intérêts accumulés , ils sont accablés du poids de leurs dettes. Alors pour éviter les embarras d'un procès , ils font une transaction non moins ruineuse que les engagements qui l'ont occasionnée.

« Les seigneurs ainsi obérés , dit madame d'Aulnoy , s'exécutent eux-

mêmes ; ils assemblent leurs créanciers , et ils leur donnent une certaine quantité de terres , dont ils jouissent pendant un temps.

« Quelquefois ils cèdent tout, et gardent une pension viagère, qui ne peut être arrêtée par les créanciers qui pourroient dans la suite leur prêter quelque chose ; mais afin que ceux-ci n'y soient point trompés, on affiche les conventions du seigneur et des anciens créanciers. »

Peu pressés d'acquitter leurs dettes , les Castellans ne le sont quelquefois pas davantage de recouvrer leurs créances actives. On cite l'exemple d'un prince d'Estillana qui possédoit quatre-vingt-mille livres de rentes en plusieurs actions sur le commerce de Séville. Lorsque son secrétaire lui pré-

sentoit à signer une quittance ou un autre acte pour toucher un millier de piastres, il le repoussoit en disant : c'est une bagatelle, *esto es una mineria*. Pendant ce temps les délais s'écouloient, et la somme étoit perdue.

Quelques seigneurs un peu plus sages, profitent de l'époque où l'arrivée des galions des Indes, répand dans le pays une plus grande abondance de numéraire pour payer toutes leurs dettes. Touchant tout-à-coup des sommes considérables, ils les distribuent avec une prodigalité irréfléchie, et se voient bientôt obligés de recommencer des emprunts.

La jalousie est la passion dominante des Espagnols, et surtout des habitans de la Vieille Castille, parce que leurs mœurs ont été moins altérées par la

fréquentation des étrangers, et que depuis long-temps la cour s'est éloignée de leur capitale.

Ce qui confond l'imagination, c'est qu'un Espagnol méditant le forfait le plus exécrationnable, le dessein d'égorger de sang-froid l'homme contre qui il a conçu des soupçons, cherche d'abord à se rendre la divinité favorable. On voit de ces malheureux faire des neuvaines aux ames du purgatoire, porter et baiser fréquemment des reliques, et cela dans l'intention impie d'obtenir du ciel la force nécessaire pour ne pas succomber dans cette entreprise.

Passionnés pour les plaisirs des sens, les Espagnols de distinction entretiennent des concubines dès l'âge le plus tendre. Autrefois, lorsque la

saignée avoit dans toute l'Europe et surtout en Espagne, une vogue extraordinaire, lorsqu'on l'employoit pour toutes les maladies sans distinction, il étoit d'usage qu'un amant fit à sa maîtresse le présent d'un habit neuf complet. L'espoir d'un riche cadeau, fournissoit à ces femmes mille prétextes pour recourir à la lancette d'un chirurgien.

Quelques particuliers de ce pays conservent encore l'usage des Maures, de manger seuls, et d'exclure de leurs repas leurs femmes et leurs filles.

« Le maître est à sa table, dit madame d'Aulnoy, et la maîtresse est par terre sur un tapis avec ses enfans, à la mode des Turcs et des Maures. Ils n'invitent presque jamais leurs amis

pour se régaler ensemble : de sorte qu'ils ne font aucun excès ».

« Cette grande retraite, ajoute le même écrivain, les livre à mille visions qu'ils appellent *philosophie*. Ils sont rêveurs, sombres, chagrins, jaloux : au lieu que s'ils tenoient une autre conduite, ils se rendroient capables de tout, puisqu'ils ont une vivacité d'esprit admirable, de la mémoire, du bon goût, du jugement et de la patience ».

Les femmes espagnoles ne se plaignent point de la jalousie de leurs époux ; elles s'en glorifient au contraire ; et semblables à certaines Moscovites qui gémiroient si elles n'étoient pas battues, elles regarderoient l'indolente sécurité d'un mari comme l'injure la plus grave qu'il pût leur

faire. Elles disent que la jalousie d'un époux est la preuve la plus certaine de sa passion, et n'ont pas plus de modération quand elles-mêmes se croient trahies dans leurs amours.

« Ici, dit madame d'Aulnoy, les grands attachemens finissent d'ordinaire par quelque catastrophe funeste. Par exemple, il y a peu de temps qu'une femme de qualité ayant lieu de se plaindre de son amant, elle trouva le moyen de le faire venir dans une maison, dont elle étoit la maîtresse; et après lui avoir fait de grands reproches, dont il se défendit foiblement, parce qu'il les méritoit, elle lui présenta un poignard et une tasse de chocolat empoisonné, lui laissant seulement la liberté de choisir le genre de mort.

« Il n'employa pas un moment

membrement se seroit opéré quand même Charles - Quint faisant lui-même le partage de ses états, n'eut pas mis les Pays-Bas catholiques dans le lot du souverain de l'Autriche.

A droite est une hôtellerie où les voyageurs reçoivent comme dans le reste de l'Espagne une hospitalité assez précaire. Les réglemens de police auxquels sont assujéties les hôtelleries dans cette province, suffiroient pour en écarter tout ce qui peut être commode aux voyageurs. Ces réglemens affichés à la porte de l'auberge, et publiés au nom de l'alcaide, prohibent sévèrement certains jeux défendus et le séjour des femmes de mauvaise vie; ils contiennent aussi les tarifs de ce qui est dû pour le gîte et la nourriture soit des

voyageurs, soit de leurs montures. Jusques-là il n'y a rien que de raisonnable, quoique ces entraves soient facilement éludées : mais il est en même temps défendu à l'aubergiste d'*élever des porcs ou des poules*. Ainsi d'une part les maîtres d'hotelleries espagnoles ne tirent point comme les nôtres un parti extrêmement avantageux des débris de ce que les voyageurs ont consommé ; et d'un autre côté, ils sont obligés de se procurer à plus grands frais, le lard, les œufs et les pièces de volaille.

Découragés par ces réglemens despotiques, les aubergistes de cette contrée ne montrent aucun zèle pour la réception des voyageurs qui descendent chez eux.

MONTAGNES

DE VILLA FRANCA.

LES plus hautes montagnes de ce pays sont des roches nues et escarpées; mais les collines d'une moindre élévation sont cultivées et couvertes de vignobles.

C'est souvent au milieu des roches inaccessibles, que la main industrielle des hommes a ouvert des routes de communication. En faisant de nombreux détours, on arrive insensiblement sur le sommet d'une hauteur, qui de loin sembloit inabordable. On a jeté çà et là sur les lits

des torrens des voûtes qui servent de ponts pour franchir ces abîmes.

L'estampe en regard offre un site très-pittoresque de cette contrée presque déserte. Les rochers sont comme entassés en plusieurs lits les uns sur les autres, et néanmoins toute végétation n'en est point bannie. Partout où une mince couche de terreau a pu s'arrêter, il croît des arbustes et autres productions spontanées du sol. Quelques arbres, entr'autres des sapins, y prennent racine, et y vieillissent jusqu'à ce qu'un ouragan soufflant dans la direction du rocher qui jusques-là leur avoit servi d'appui, les ébranle et les fasse rouler avec fracas au fond de la vallée.

Sur un des côtés de la route coule

pour la toucher de pitié : il vit bien qu'elle étoit la plus forte en ce lieu ; de sorte qu'il prit froidement le chocolat , et n'en laissa pas une goutte.

« Après l'avoir bu , il lui dit : Ce chocolat auroit été meilleur , si vous y aviez mis plus de sucre ; *car le poison le rend fort amer* : souvenez-vous-en pour le premier que vous accommoderez.

« Les convulsions le prirent aussitôt ; c'étoit un poison très-violent , et il ne demeura pas une heure à mourir ».

Les dames espagnoles réduites à une espèce de clôture , mettent peu de déguisement à déclarer leur passion quand elles se trouvent en liberté. Quelquefois d'adroites courti-

sanes profitent de cette réputation des femmes de leur pays pour tendre des embûches à de jeunes étrangers imprudens.

Il y a une cinquantaine d'années, une dame suivie de deux écuyers et de plusieurs domestiques, se présenta chez l'ambassadeur de Venise. Elle étoit couverte d'une mante de la tête aux pieds, et l'on ne pouvoit distinguer un seul de ses traits.

Admise devant l'ambassadeur, elle se dévoila, et lui parut parfaitement belle. Je suis, dit-elle, d'une illustre maison, je me nomme dona Blanca de Gusman; j'ai enfreint toutes les bienséances pour vous déclarer la passion que j'ai pour vous. Je brûle, seigneur, d'une flamme violente, j'ai fui mes

surveillans, ma famille, et je viens vous demander asyle pour cette nuit.

L'ambassadeur eut quelques soupçons, et imagina un prétexte pour l'éconduire. Elle devint furieuse, l'accabla d'injures, et tira un stilet pour le frapper. L'ambassadeur la fit arrêter par ses gens, et elle fut réduite à avouer qu'elle n'étoit qu'une misérable intrigante, que les prétendus écuyers étoient ses amans, et qu'elle avoit loué à grands frais tout son équipage.

J'ai déjà eu occasion de parler des mœurs de quelques peuplades de la Vieille Castille. Les habitans de la vallée de Mena présentent une originalité qui n'est guères moins piquante. Ils se vantent de descendre



des anciens Cantabres dont ils ont encore les forces corporelles et le courage.

COSTUMES.

J'AI déjà décrit l'habillement des montagnards. Il est tel à-peu-près aujourd'hui qu'il étoit il y a plusieurs siècles. Les femmes ont communément une jupe brune, serrée autour du cou. Les manches tailladées depuis les épaules jusqu'au coude, sont serrées autour du poignet. Leur taille est serrée d'une ceinture fort large. Un *montera* de feutre noir forme leur coiffure; par-derrière pendent leurs cheveux réunis en longues tresses.

Dans les villes l'habillement est à peu de chose près le même qu'à Madrid, et soumis à d'égales vicissitudes.

Le deuil s'y porte encore avec ostentation, et il est réglé par des usages sévères.

Les veuves portent un *corps* d'une étoffe noire et la jupe de même, et par-dessus une manière de *surplis* de toile de baptiste qui descend plus bas que les genoux. Les manches sont longues et serrées.

La coiffure consiste en un mouchoir de mousseline qui entoure le visage, sans laisser paroître les cheveux, et couvre toute la poitrine.

Enfin elles portent par-dessus tout cela une grande mante de taffetas noir qui les couvre jusqu'aux pieds.

En voyage elles ont un chapeau à larges bords, attaché sous le menton avec des cordons de soie.

« J'ai appris, dit madame d'Aul-

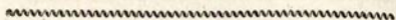
noy, que les veuves passent la première année de leur deuil dans une chambre toute tendue de noir, où l'on ne voit pas un seul rayon du soleil : elles sont assises les jambes en croix sur un coussin garni de toile de Hollande. Quand cette année est finie, elles se retirent dans une chambre tendue de gris, elles ne peuvent avoir ni tableaux, ni miroirs, ni cabinets, ni belles tables, ni aucuns meubles d'argent : elles n'osent porter de pierreries et encore moins de couleurs ».

L'ancien costume des dames espagnoles étoit d'une magnificence singulière : les pierreries, l'or et l'argent y étoient prodigués. On reconnoît quelquefois encore chez les Castillans de la *vieille roche* la fidélité de

la description de madame d'Aulnoy.

« Les dames, dit cet auteur, portent de grandes *enseignes* de pierres d'où il tombe une chaîne de perles, de dix ou douze nœuds de diamans, qui se rattachent sur un des côtés du corps. Elles ne mettent jamais de collier; mais elles portent des bracelets, des bagues et des pendants d'oreilles, qui sont bien plus longs que la main, et si pesans que je ne comprends point comment elles peuvent les porter sans s'arracher le bout de l'oreille. Elles y attachent tout ce qui leur semble de joli. J'en ai vu qui y mettoient des montres assez grandes; d'autres des cadenas de pierres précieuses, et *jusqu'à des clefs d'Angleterre fort bien travaillées, ou des sonnettes* »

Je crois que l'on ne hasarde rien en disant que cette dernière coutume est passée de mode; mais il est certain qu'elle a existé. D'après cela sommes-nous en droit, nous autres Européens civilisés, de nous moquer des habitans de la nouvelle Zélande qui suspendent à leurs oreilles non-seulement des parures de luxe, mais des objets utiles, par exemple des couteaux qu'ils insèrent dans le trou élargi du lobé inférieur?



BISCAÏE.

ON confond sous le nom de Biscaïe ou de pays des Basques, trois provinces distinctes qui sont le *Senorio*, c'est-à-dire, la *seigneurie*, ou Biscaïe proprement dite, Guipuscoa et Alava. Les géographes admettent encore une quatrième division, en considérant à part le canton des Quatre Villes.

Ce territoire dont les villes principales sont Ordugna, Bilbao, Saint-Sébastien et Vittoria est compris entre le royaume de Navarre et les frontières de la France à l'orient; la

vieille Castille à l'ouest et au sud ;
la mer Cantabrique au nord.

C'est un pays froid où les hivers
sont rigoureux et les étés tempérés
par des pluies abondantes. L'air est
cependant sec dans l'intérieur des
terres, mais fort humide sur les
côtes de la mer.

Les trois provinces de la Biscaye
ont un mode d'administration sem-
blable à celles de nos provinces fran-
çoises qu'on appeloit *pays d'états*. Elles
se taxent elles-mêmes, et ne versent
l'excédant de leurs dépenses dans le
trésor royal qu'à titre de don gratuit,
donativo. Ainsi ce pays jouit encore
d'une apparence de liberté.

Le nom de Biscaye ou de *Viscaya*
ne se trouve dans l'histoire que plus
d'un siècle après l'établissement des

Maures en Espagne. Les Basques résistèrent aux Musulmans avec un courage intrépide. Leurs descendans se qualifient de vieux chrétiens, et se regardent tous comme nobles. Il en est de même des Asturiens, et ils forment à eux seuls les trois quarts de la noblesse espagnole.

DROITS DE LA NOBLESSE

EN ESPAGNE.

DANS la Biscaye les septseizièmes de la population sont nobles. Ils conservent leurs titres avec un soin extrême, malgré les vicissitudes de la fortune, sans croire déroger à cette noblesse d'extraction, par les métiers les plus humbles, les plus serviles, par la domesticité même. Il n'est pas rare de voir un vieux serviteur, enrichi par le testament de son maître, décédé sans enfans, succéder à son *majorat*, à son nom, à ses armoiries, et être autorisé à cette transmission

par la noblesse dont il jouit personnellement.

Madame d'Aulnoy dont la relation offre à cet égard beaucoup d'incertitude, et a besoin d'être éclaircie, ajoute :

« C'est ce qui fait que des cadets d'autres maisons aussi nobles et aussi illustres, ne dédaignent point de servir dans celles-là, et leurs espérances sont assez bien fondées ; car il arrive souvent que les familles s'éteignent, à cause que les Espagnoles ont moins d'enfans que les femmes d'aucun autre pays ».

C'est surtout à l'égard des jeunes personnes du sexe que des fonctions assez analogues à la domesticité ne sont nullement avilissantes. On voit sous le nom de *cameristas* ou de

criadas (1) de jeunes demoiselles de bonne famille auprès des épouses des grands d'Espagne. Les pauvres gentils-hommes ne se croient nullement déshonorés en plaçant ainsi leurs filles, et se donnent même beaucoup de peine pour les faire entrer dans une bonne maison.

« Il est inconcevable, dit M. de la Borde, que des nobles qui rougissent de mettre la main à la charrue, qui méprisent les arts libéraux, et ceux qui les exercent, ne rougissent point de placer leurs enfans en état de domesticité auprès de personnes qui, *n'étant pas plus nobles qu'eux*, n'ont d'autre mérite que celui

(1) Le premier terme signifie littéralement *chambrière*, et le second *servante*.

d'une plus grande opulence et d'une plus grande illustration qui ne dépend que de la volonté du souverain ».

Madame d'Aulnoy et d'autres auteurs prétendent, mais c'est de leur part une fausse interprétation, qu'en Espagne les enfans trouvés sont nobles, qu'ils jouissent du titre d'*Hidalgos*, et de tous les privilèges attachés à la noblesse. « Il faut pour cela, dit madame d'Aulnoy, qu'ils prouvent que leurs parens sont inconnus en effet, et qu'ils ont été nourris et élevés dans l'hôpital où l'on met ces sortes d'enfans ».

M. de la Borde semble partager cette opinion. La vérité est que la plupart des enfans trouvés étant destinés à la carrière militaire, acquièrent par

là droit au titre de *caballeros* qui est presque regardé comme synonyme de noble; on dit en conséquence qu'ils seront un jour *gentilshommes*.

La noblesse espagnole comme la noblesse primitive de toute l'Europe, étoit autrefois toute militaire. Elle a encore le privilège d'occuper dans les troupes les places d'officiers à l'exclusion des roturiers.

Les *Hidalgos* ont seuls droit à entrer dans les quatre ordres militaires; la noblesse est exempte de certaines impositions, des milices et du logement des gens de guerre. On ne peut emprisonner un gentilhomme pour dettes, à moins que ce ne soit pour le paiement des droits royaux. Les créanciers ne peuvent ni saisir, ni faire vendre le principal manoir d'un

seigneur, son cheval, sa mule et ses armes. Les Hidalgos arrêtés pour quelque délit, ne peuvent être confondus avec les autres prisonniers : on les enferme dans une geole particulière.

La profession des arts mécaniques ne déroge plus à la noblesse, depuis le ministère du comte de Florida-Blanca. Cet habile ministre, afin de diminuer l'influence des Hidalgos, tout en multipliant leurs titres, a fait décider qu'un gentilhomme pourroit, sans s'avilir, exercer les professions de chirurgien, d'apothicaire, de marchand, de cordonnier et de tailleur.

Les grands d'Espagne jouissent de cette dignité, soit en vertu d'un droit héréditaire, soit par une collation personnelle du monarque. Ils ont le

pas sur toute la noblesse, et dans les cérémonies publiques sont placés immédiatement auprès de la personne du roi. En matière criminelle, ils sont presque indépendans des juges ordinaires, et ne peuvent être arrêtés qu'avec l'autorisation du prince. Quand ils arrivent dans une ville où il y a garnison, ils reçoivent une garde d'honneur, et le corps municipal va les complimenter. Le roi les traite de cousins; leurs femmes s'asseoient sur un carreau chez la reine, et cette princesse se lève pour les recevoir à leur entrée.

On donne aux grands d'Espagne le titre d'excellences et d'excellentissimes; en leur adressant la parole on leur dit *oucensia* par abréviation de *vuestra excellentia*. Ils portent dans

leurs armoiries la couronne ducale à fleurons quoiqu'ils ne soient pas ducs. Ils ont droit de se faire précéder dans les cérémonies par un hérault d'armes et des massiers.

Leur privilège le plus important et qui leur est commun avec les cardinaux, les archevêques et les ambassadeurs de têtes couronnées, est de se couvrir devant le roi.

Les nobles des premières classes jouissoient autrefois dans ce pays de privilèges beaucoup plus étendus. Ils possédoient des châteaux-forts où ils levoient quelquefois l'étendard de la révolte; ils exerçoient dans leurs villages le droit de haute et basse justice, et leur juridiction étoit parfaitement indépendante. Les membres des communes ne purent entrer

dans les Cortès ou Etats-généraux que vers le milieu du treizième siècle. Avant cette époque, les grands et les évêques étoient seuls les représentans de la nation.

Enfin ils levoient librement des impôts sur leurs vassaux, ils établissoient des péages et prélevoient une dime sur les revenus ecclésiastiques.

Dans le royaume d'Arragon il avoit été établi par les Etats eux-mêmes comme maxime fondamentale, que la personne des seigneurs étoit inviolable et sacrée, qu'à Dieu seul appartenoit de punir leurs injustices. Les nobles ne pouvoient être condamnés à mort, de quelque crime qu'ils se fussent rendus coupables. La crainte d'un emprisonnement perpétuel étoit

Le seul frein que les lois ou les coutumes missent à leurs cruautés.

La noblesse a perdu avec ses richesses une grande partie de sa puissance, les roturiers opulens sont parvenus à s'élever frauduleusement au rang des Hidalgos. L'ennoblissement n'existe point de droit en Espagne; mais il s'y est introduit de fait. Les riches particuliers, *Ricos hombres*, se font fabriquer à prix d'argent d'imposantes généalogies; ils prouvent par des actes de notoriété en bonne forme, que leurs ancêtres ont vécu noblement sans exercer de professions viles, et on les tient pour nobles d'extraction. C'est encore par une déviation des principes antiques sur la noblesse, que les enfans prennent le nom de leur mère, lorsqu'il

est plus illustre que celui de leur père. Il est peu de maisons dont la noblesse n'ait été ainsi interrompue, par la translation qu'une fille unique a faite de ses titres dans une famille étrangère.

Les aînés des nobles recueillent presque toute la succession paternelle à titre de *majorats* (*mayorazgo*) ; les cadets et les filles n'ont à peu près rien : les premiers sont obligés de se vouer à la carrière militaire, et ont bien de la peine à s'y soutenir, étant presque réduits à leur paye, et contraints de faire des dettes.

Les enfans naturels des nobles ne sont pas sans quelque illustration. Ils se divisent en deux classes, les *bâtards* et les *illégitimes*.

Les premiers sont ceux qui sont nés

ex soluto et solutâ, c'est-à-dire d'un homme ou d'une fille non mariés. Ils peuvent être légitimés par la reconnaissance du père, sans qu'il soit besoin d'un mariage subséquent. Cette espèce d'adoption les autorise à porter le nom, les armes et la livrée de leur père.

Les *illégitimes* sont les adultérins. Le roi seul peut leur conférer la qualité de *nobles* par une légitimation extraordinaire. Sans cette formalité ils restent roturiers, et le mariage même subséquent des père et mère devenus libres ne suffiroit pas.

« La noblesse, dit M. de la Borde, n'est point aussi multipliée en Espagne qu'on pourroit le croire, et qu'elle le paroît au premier coup-d'œil, surtout si on considère le nom-

bre prodigieux d'écus d'armes qu'on aperçoit partout sur les portes des maisons ».

Selon les dénombremens de 1787 et 1788 les Hidalgos formoient en Espagne le vingt-deuxième de la population : les Asturies et la Biscaye en offroient à elles seules presque la moitié ; tandis que les autres provinces, sur une population de 9,478,000 ames ne comptoient que 240,750 nobles.

Les relevés de 1768 et 1769 présentoiient un nombre infiniment supérieur ; mais on assure qu'ils furent faits avec peu d'exactitude, qu'une foule d'individus se prétendirent nobles sans l'être, et que plusieurs communautés, afin d'éprouver quelque modération dans les taxes, dont



elles étoient grevées, supposèrent qu'elles contenoient un nombre de nobles au-dessus de celui qui existoit en réalité.

VILLES DE LA BISCAYE.

BILBAO, qui n'est peuplé aujourd'hui que de treize à quatorze mille ames, a perdu beaucoup de son importance. Son port a des relations fréquentes avec l'Angleterre, la France et l'Amérique ; cependant les étrangers y sont assujétis à des formalités gênantes. Ils ne sauroient établir dans cette ville une maison pour leur propre compte, il faut qu'ils empruntent, le nom d'un naturel du pays, ou achètent fort cher le droit de bourgeoisie.

Un Castillan même, qui voudroit

se faire naturaliser en Biscaye, doit prouver, par une multitude de certificats dispendieux, que ses parens n'ont jamais été juifs ni hérétiques, et qu'ils n'ont point exercé de professions viles.

« Pour remplir cet objet, dit M. Bourgoing, on envoie aux frais du pétitionnaire, dans le lieu de sa naissance, des commissaires qui visitent ses papiers, qui prennent des informations, et qui trouvent leur intérêt à prolonger cette fructueuse mission.

« Il est sans doute plus d'un moyen d'éluder, d'abrèger du moins ces formalités; mais pour peu que l'envie ou la malveillance préside, on n'adoucit rien de ce qu'elles ont d'incommode, et surtout de dispendieux;

et je connois plus d'un candidat à
qui on les a fait subir dans toute
leur rigueur. »

FONTARABIE.

FONTARABIE, en espagnol *fuenta Rabia*, c'est-à-dire, la *source rapide*, est située sur la rive gauche de la Bidassoa.

Les paysannes de ces environs sont remarquables par leur vivacité et par l'agrément de leur figure. Quelques-unes exercent le métier de batelières; et conduisent des barques de plaisance, ornées de banderoles peintes et dorées.

Deux de ces filles font mouvoir les rames; une troisième tient le gouvernail. Elles ont la taille grande

et svelte, le teint brun, mais le visage régulier et les dents d'une blancheur admirable. Leurs cheveux noirs et lustrés comme le jais, flottent en longues tresses sur leurs épaules, ou sont noués élégamment avec des rubans. Leur coiffure consiste en un petit voile de mousseline brodée de fleurs d'or et de soie. Elles ont de larges boucles d'oreilles en or, garnies de perles, et des colliers de corail. Leur camisole ressemble, à peu de chose près, aux spencers que portent actuellement les dames anglaises, mais elles y ajoutent des galons d'or ou d'argent, ou des rubans de couleur tranchante.

Ces filles, au pied marin, nagent, dit-on, comme des poissons, et vivent ensemble comme dans une petite

république, ne souffrant parmi elles ni hommes, ni femmes mariés.

Ce n'est pas qu'elles renoncent à devenir mères de famille, et qu'elles se soient vouées entièrement au célibat; mais pour se marier, elles doivent quitter la communauté. Ce n'est pas à la jeune fille elle-même, mais à ses parens que s'adresse le jeune garçon qui veut obtenir sa main. Dès que les accords sont faits, le jeune couple se rend à Fontarabie, pour recevoir la bénédiction nuptiale, et la mariée embrasse désormais le métier ou le genre de vie de son époux.

Celles qui ne se sont point mariées, et qui ont atteint un certain âge, servent de mères aux plus jeunes. Ce sont elles qui prennent soin des mai-

sonnettes qu'elles habitent sur le rivage , et elles les entretiennent avec une propreté charmante.

Madame d'Aulnoy est un des voyageurs dont les écrits nous ont fourni en partie les détails qu'on vient de lire. Elle raconte une scène fort plaisante qu'eut un jour son cuisinier avec une de ces jolies Biscayennes.

« Mon cuisinier, qui est Gascon, dit-elle, et de l'humeur vive des gens de ce pays-là, étoit dans un de nos bateaux de suite, assez proche d'une jeune Biscayenne qui lui parut très-jolie; il ne se contenta pas de le lui dire, il voulut lever son voile, *et le voulut bien fort*; elle n'entendit point raillerie, et sans autre compliment, elle lui cassa la tête avec

un aviron armé d'un croc, qui étoit à ses pieds.

« Quand elle eut fait cette exploit, la peur la prit, elle se jeta promptement dans l'eau. quoiqu'il fit un froid extrême ; elle nagea d'abord avec beaucoup de vitesse ; mais comme elle avoit tous ses habits, et qu'il y avoit loin jusqu'au rivage, les forces commencèrent à lui manquer. Plusieurs filles qui étoient sur la grève, entrèrent vite dans leurs bateaux pour la secourir. Cependant celles qui étoient restées avec le cuisinier, craignant la perte de leur compagne, se jetèrent sur lui comme deux furies ; elles vouloient résolument le noyer, et le petit bateau n'en alloit pas mieux, car il pensa deux ou trois fois se renverser ; nous

voyions du nôtre toute cette querelle, et mes gens étoient bien empêchés à les séparer et à les appaiser.

« Nous étions à peine débarqués, que nous vîmes cette fille qu'on avoit sauvée bien à propos, qui venoit à notre rencontre avec plus de cinquante autres, chacune ayant la rame sur l'épaule : elles marchaient sur deux longues files, et il y en avoit trois à la tête qui jouoient parfaitement du tambour de basque.

« Celle qui devoit porter la parole s'avança, et me nommant plusieurs fois *Andria*, qui veut dire madame (c'est tout ce que j'ai retenu de sa harangue), elle me fit entendre que la peau de mon cuisinier leur resteroit, ou que les habits de leur compagne seroient payés à propor-

tion de ce qu'ils étoient gâtés. En achevant ces mots, les joueuses de tambours commencèrent à les frapper plus fort; elles poussèrent de hauts cris, et ces belles pirates firent l'exercice de la rame, en sautant et dansant avec beaucoup de graces.

« On leur distribua quelque monnoie pour les contenter. A cette vue, elles firent des cris encore plus grands et plus longs que ceux qu'elles avoient déjà faits, et elles me souhaitèrent un heureux voyage et un prompt retour, chacune dansant et chantant avec les tambours de basque. »

Saint-Sébastien, autre petite ville maritime, jouit des droits de franchise; mais son port n'est pas *abilitado*, c'est-à-dire, qu'il n'a point le privilège d'expédier directement en